

Un legs historique

Laissons-nous une partie de nous-mêmes à nos héritiers, à la génération qui nous suit? Pourquoi ne pas profiter du 150^e anniversaire de la Confédération pour laisser en héritage de courts récits sur votre vie? La Fafa veut nous aider à répondre à ces questions. En effet, notre association provinciale a lancé le projet *Je me raconte* pour outiller ses membres qui songeraient à mettre quelques-uns de leurs souvenirs par écrit.

Grâce à des ateliers donnés en région, plusieurs membres de la Fafa ont décidé de rassembler leurs souvenirs et de partager avec d'autres le récit de leur arrivée en sol albertain. Dans le numéro du printemps de *L'Éveil*, vous avez pu lire les premières contributions de nos auteurs.

Les textes que nous vous présentons dans cette édition de *L'Éveil* vous feront connaître de nouveaux auteurs qui ont bien voulu partager avec nous leurs grandes émotions éprouvées et ressenties à l'idée d'écrire domicile dans notre belle province.

Ces récits inspirants nous replongent dans l'histoire franco-albertaine. Les aînés et les jeunes retraités franco-albertains ont fait une surprenante contribution au développement de notre province. Sans eux, l'Alberta ne serait pas la même.

La vie à bord — Tempête — Arrivée à Montréal

MAGALI LAPLANE-GIBBINS

Une fois le problème des repas réglé grâce à ma nouvelle amie, la vie à bord était loin d'être désagréable et Françoise d'ailleurs m'a beaucoup aidée avec les petites. La vie était bien organisée pour les enfants et les adultes. Il y avait une belle salle de jeu, une bibliothèque, un salon.

Françoise ne s'est pas limitée à cette action si salutaire. Souvent, elle s'occupait de Madeleine, 3 ans, pendant que je m'occupais de ma dernière et que les grands participaient aux multiples activités organisées dans la salle de jeu. (Je disais bien que c'était un beau bateau « very English »). Il y avait même une bibliothèque et un salon où, grâce à mon amie, j'ai pu aller tenir mon journal pour toute cette famille qui pensait tant à nous. (J'ai sûrement dû raconter à Marie-Paule l'histoire de sa petite robe.) Sans parler de la boutique très utile en tout temps, mais surtout pour la fête déguisée des enfants.

Françoise m'a aidée à confectionner les déguisements : Suzanne, l'aînée, était une sorcière, mais une sorcière que nous n'avons pas pu persuader d'avoir l'air méchant et qui est entrée sur scène avec un grand sourire sur son visage bariolé de noir. Les garçons étaient l'un pirate l'autre cowboy et nous avions aussi ma petite « esquimaude » dans le joli costume de ski bleu pâle au capuchon bordé de (fausse) fourrure blanche acheté à

prix d'or à Paris en vue du terrible hiver que nous devons affronter DÈS notre arrivée en Saskatchewan, dit le jeune Montréalais de l'ambassade du Canada à Paris qui avait essayé de me dissuader d'aller dans ces régions nordiques à peine développées. (Il n'avait pas tout à fait tort...)

Cette fête, les deux aînés s'en souviennent, car après le concours de déguisement, les enfants ont dansé sur la musique des ... Beatles! Richard a même gagné un prix de danse. Une belle fête, bien amusante. Pour compléter le tableau de la vie à bord, je dois ajouter qu'il y avait aussi une « nursery » où Madeleine allait jouer de temps en temps pour un petit moment. Bébé Jacqueline, elle, ne l'a pas supporté. C'est ainsi que je me promenais partout avec elle sur la hanche. À propos de promenade, nous pouvions monter sur le pont avant et après... la tempête!

La traversée de l'Atlantique à l'automne, peut-elle se faire sans tempête? Nous n'y avons pas échappé. Elle s'est levée le 3^e jour, au large de l'Irlande. Une ÉNORME tempête qui devait durer 48 heures, secouant le navire sur une mer démontée. Il fallait s'agripper de toutes ses forces aux cordes épaisses qui avaient été fixées le long des parois des larges corridors et des escaliers. Les haut-parleurs avaient prévenu les passagers : « Interdiction de monter sur le pont! » D'ailleurs des cordes barraient le passage.

C'était fascinant. Les enfants, les grands surtout, trouvaient cela très amusant. Pas un instant avons-nous eu peur. Un grand nombre de passagers, dont ma pauvre amie, ont terriblement souffert du mal de mer. À chaque repas, la salle à manger se vidait un peu plus. (Un avantage pour nous, car, malgré l'absence de mon ange gardien, le serveur pouvait nous consacrer tout son temps.) Les convives, qui disparaissaient les uns après les autres, faisaient la queue chez le médecin du bord. Celui-ci leur faisait une piqûre qui les endormait pour 24 heures, après quoi ils réapparaissaient, livides, un peu flageolants, mais capables de vivre à nouveau.

Et les Gibbins? Comment se portaient-ils? Très bien merci. Grâce au médicament contre le mal de mer que ma mère, médecin, nous avait prescrit avant notre départ: « Une petite cuiller le matin, dès le réveil, avant de prendre quoi que ce soit. » Moyennant quoi, nous n'avons pas été malades une seule fois. Pas une seule fois? Pas tout à fait. Christophe, 5 ans, était très têtu. Un matin d'après la tempête, il a absolument voulu prendre du jus d'orange avant le médicament. Le résultat n'a pas manqué : son estomac a rejeté le jus!

Il faut ici que j'explique que, comme il y a un décalage horaire de six heures entre Montréal et Paris, la pendule du navire était

retardée d'une heure toutes les nuits. Mais la pendule des enfants, elle, ne retardait pas. Ce qui fait que chaque matin ils se réveillaient une heure plus tôt. Je faisais venir le « early tea » (agréable coutume anglaise qui consiste à prendre du thé — ou un jus d'orange pour les petits — et un biscuit sec dès le réveil) qui nous permettait d'attendre le déjeuner de 8 h. MAIS il fallait prendre le médicament D'ABORD!

Toujours est-il qu'à force de se réveiller de plus en plus tôt, lorsque nous sommes arrivés à Québec, les enfants étaient réveillés... à 4 h du matin! Mais les jeunes de la cabine d'à côté, eux, venaient de se coucher après avoir dansé toute la nuit. Ils se sont mis à cogner contre la cloison! On n'était pas bruyants, pourtant, mais que voulez-vous, on était six dans la cabine dont une mère qui passait son temps à faire des « chuuut » prolongés. Je n'osais pas procéder trop tôt aux toilettes des enfants pour ne pas faire couler d'eau. Nous nous occupions comme nous pouvions : jeux variés — tranquilles!... lecture à voix basse, biberon pour la petite, mais pas de doute cette dernière période pré-breakfast fut LONGUE. Je crois que c'est ce qui m'a fatiguée le plus (on ne parlait pas de stress alors), ces intervalles grandissants entre le réveil des enfants et le déjeuner.

Un beau matin, les hauts-parleurs annoncent que nous arrivons en vue de la terre, du Canada. Nous voilà tous sur le pont. On ne voyait qu'une forme encore lointaine à moitié cachée par la brume : c'était Terre-Neuve. On nous indiquait vers le nord la forme de quelques icebergs, à vrai dire peu menaçants.

On était alors encore à 24 heures de Québec. Entretemps nous remonterions l'estuaire du Saint-Laurent. Ce soir-là nous sommes entrés dans le brouillard, et la sirène, cette sirène lugubre, inquiétante, a résonné plusieurs fois, impressionnant, affolant même ma petite Madeleine.

Enfin, enfin, on arrive à Québec où tout le monde doit descendre pour passer par l'immigration. Après le breakfast, les haut-parleurs appellent tous les passagers — nous étions près de 800, si je me souviens bien, la majorité émigrants d'Angleterre — à se réunir dans la grande salle-théâtre où les enfants avaient eu leur fête. Et on commence à nous donner les instructions nécessaires. Et là survint un incident qui m'a beaucoup impressionnée. Soudain, un bruit monte et enfle : le piétinement des Canadiens français (on ne parlait pas encore de Québécois alors) qui scandaient : « En français, en français! ». Ils s'attendaient probablement à ce que, arrivés au Québec, ils entendent leur langue maternelle. Mais un navire est considéré comme le « sol » du pays sous le pavillon duquel il flotte. Un navire britannique est donc sol britannique. Pas question de français! Et les manifestants n'ont pas eu gain de cause. Ce fut mon initiation *in vivo* aux problèmes linguistiques du Canada.

À ce propos, mon amie-ange-gardien a dû en être tout aussi impressionnée, car, des années plus tard, elle a publié un livre sur le Québec intitulé *Le Québec un pays, une culture* qu'elle dit avoir écrit « avec passion ». Nous nous étions fait des adieux émus dès la convocation après le breakfast, et elle avait disparu dans la foule. Elle a débarqué à Québec et je ne l'ai jamais revue jusqu'en 1994 lorsqu'elle est venue pour un congrès à la Faculté Saint-Jean où j'étais prof. de français.

Du théâtre donc, on nous fait descendre sur le quai, moi, toujours mon bébé sur la hanche, Suzanne tenant Madeleine par la main, et Richard tenant celle de Christophe : l'image type d'une famille d'immigrants! Les formalités se passent sans douleur : c'était le temps béni où la bureaucratie canadienne était simple et accueillante. (En fait, tous les Canadiens étaient accueillants, comme nous allions nous en apercevoir dès notre montée dans le train, ce même soir.)

Formalités sans douleur, dis-je, car tout ce dont je me souviens, c'est ... du beau temps, doux et ensoleillé! Le vrai été indien! Au point que, remontés sur le bateau, nous avons pu contempler du pont supérieur les quelques heureux de première classe qui se baignaient dans la piscine en contrebas. Nous n'étions pas les seuls à les regarder. Il y avait tout un attroupement de badauds sur un pont en travers du port qui étaient venus admirer le paquebot. Ils nous faisaient de grands signes auxquels les enfants répondaient avec enthousiasme.

Nous autres, nous attendions de continuer vers Montréal. Mais le temps passait et nous restions sur place. Heureusement qu'il faisait beau et chaud. Cela nous a certainement aidés à patienter. La raison du retardement? La grève des dockers de Montréal. Autre initiation à la politique locale!

Mais tout vient à point à qui sait attendre, n'est-ce pas? Même l'arrivée à Montréal! Terminus? NON! Car, nous devons faire face à encore trois jours et trois nuits de train vers l'Ouest. Encore 3 000 km jusqu'à notre destination finale — ou presque... Je dois dire que j'étais é-pui-sée. Dans ma fatigue, je ne vois pas le bout du voyage. Mais là encore on veillait sur nous. Une gentille dame, amie d'une cousine (décidément, ma famille s'est vraiment ralliée derrière nous) était là sur le quai, pour nous accueillir, nous emmener chez elle, nous restaurer et plus tard nous conduire au train qui allait nous emmener jusqu'à Saskatoon. Cette dame essaya de me convaincre de prendre l'avion. Mais c'était TROIS avions à hélices qu'il aurait fallu prendre, qui faisaient « des sauts de sauterelles » d'une ville à l'autre. Et les bagages? Et l'argent? Non, le train m'attendait. On le prendrait, même si encore trois jours de voyage me faisaient peur. Et bien m'en a pris, car décidément mon ange gardien veillait sur nous.

Mais ça c'est une autre histoire!

Mon arrivée en Alberta

PAR DENISE GUILBAULT

Seigneur, même si je ne comprends pas toujours ce que Tu fais dans ma vie. J'ai confiance en Toi. Tu ne cesses de poser sur moi Ton regard. Que ta divine volonté soit faite, mais non la mienne, accepte mon *fiat*. Un passage du psaume 121 me parle : « Le Seigneur protégera tes démarches dès maintenant et à tout jamais. »

Je vis en Alberta depuis le 28 novembre 1983. Je suis arrivée avec ma famille : Paul, mon mari, notre fils Jean-Daniel et son chat Kiki. (Yanika, notre fille, reste à Ottawa jusqu'en juin.)

J'avais 38 ans. Ce changement de province s'impose vu le transfert causé par le travail de Paul, alors âgé de 41 ans.

Quelles déceptions et réticence de ma part. (Comme Paul avait déjà passé 22 ans dans les forces armées canadiennes, cela voulait dire

un transfert de ville, de province ou de pays presque à tous les trois ans.) Ma première réaction vis-à-vis ce transfert fut : « Ah, non! Pas encore quitter ma ville, ma province et toute ma famille qui vit au Québec. » En plus, cette province, avec la langue anglaise, avait une très petite minorité de personnes qui parlent le français.

Nous habitons Orléans, en Ontario, situé tout près d'Ottawa depuis cinq ans. Je devais laisser mon travail que j'aimais dans un foyer de personnes âgées et je faisais aussi du bénévolat à l'Hôpital Général d'Ottawa où venait d'ouvrir un centre de soins palliatifs, le premier dans cette ville.

Que de douleurs psychiques que me cause cette future aventure sur un chemin vers l'inconnu. Je devais laisser en arrière ma fille Yanika, âgée de 14 ans, afin qu'elle puisse terminer sa 10^e année.

Le 28 novembre 1983, c'est le voyage involontaire, presque, qui m'éloigne de ma province natale, le Québec, et me mène vers les horizons de l'Alberta.

Pourrons-nous trouver une école francophone? Et bien oui, une autre déception : aucun établissement dans la langue de ma génération québécoise; rien que des écoles d'immersion, un genre d'enseignement nous était complètement inconnu. Mon fils, Jean-Daniel, âgé de neuf ans, n'a eu aucun problème scolaire.

L'hiver était rigoureux et frette. Notre auto était remplie jusqu'au toit. Près de mon fils, ronronnait sa chatte Kiki. Il n'était pas question de la laisser en Ontario.

Il nous fallait donc trouver un hôtel ou un motel qui accepterait notre joyau à quatre pattes. Que de refus! Nous avons dû la cacher parmi nos bagages en lui défendant d'ouvrir la bouche avec ses miaulements. Elle fut obéissante. *Praise the Lord!* Le voyage dura de quatre à cinq jours. Arrivés à Edmonton le 2 décembre, nous avions une température de -25 degrés F. Ce froid nous traversait de manière réfrigérante. Notre semi-trailer de 45 pieds provenant de l'est arriverait le 5 décembre avec nos biens. Nos premiers jours en ce territoire fut à l'hôtel Convention Inn, coin Whitemud et Calgary Trail. Notre minou n'était toujours pas le bienvenu. Wow! Quel accueil pour le chat!

Enfin, le 5 décembre (anniversaire de Paul, 41 ans), nos meubles et nos *guidis* font leur apparition. Le déchargement dura quelques heures.

Quelle adaptation avec les épicerie, les magasins, les journaux : tout était en anglais. Je balbutiais mon peu de connaissance dans cette langue avec plusieurs mots français prononcés en anglais. Ben oui, peu de gens comprenaient mon jargon.

Que nous nous sentions seuls : aucune parenté, connaissances ou amis. C'était encore une fois recommencer à zéro.

Pour nous, l'important était de nous trouver une paroisse francophone. St-Joachim fut la première et quelques mois plus tard St-Thomas-d'Aquin avec l'abbé Raymond Guimond comme curé. Je peux enfin parler ma langue. L'abbé Guimond et moi avons débuté les « petites communautés » dans notre paroisse.

Pendant tout le mois de décembre, je sortais de la maison que par nécessité. Je devais faire vite pour préparer notre nouvelle demeure pour la belle fête de Noël : tourtières, ragoût de pattes de cochon, dinde, tartes aux pommes, gâteaux aux carottes et décorer le sapin. Tout était prêt. Merci Seigneur. Mon ange gardien a travaillé plusieurs heures supplémentaires et ceci sans rechigner. Yanika était venue passer ses vacances de Noël avec nous. Notre petite famille était au chaud.

Peu à peu, j'ai commencé à m'impliquer dans les soins palliatifs à l'Hôpital Général en 1984. Nous n'avions pas encore un centre spécialisé pour les patients en fin de vie. Nous avons nos propres patients et même j'en visitais quelques-uns à St-Albert ou dans des maisons privées.

La petite chaussure rose

CLAUDINE KABANDA

Défraîchie mais toujours solidement accrochée derrière le rétroviseur de ma voiture, la petite chaussure rose est là pour me rappeler combien le temps file vite. Été 2007, été 2017, 10 ans déjà... que j'ai débarqué à Edmonton avec mes valises et mes deux enfants.

À voir la quantité de valises que j'avais à mon arrivée, on aurait pu penser que je venais m'installer pour de bon, car on ne va pas quelque part de façon temporaire avec dix valises. Et pourtant à cette époque, il y a dix ans, je n'avais pas vraiment l'intention de faire d'Edmonton mon chez-moi, car mon chez-moi j'en avais déjà. Mes dix valises ne correspondaient pas du tout à mes intentions, elles correspondaient tout simplement à mes perceptions, car pour moi Edmonton ou l'Ouest du Canada correspondait à un autre monde où je n'allais pas trouver tout le nécessaire pour mon bien-être et celui de mes enfants. Par exemple, j'ai apporté toute une valise de jouets d'enfants, ou une valise pleine de bottes d'hiver pour les enfants alors qu'on était en été, etc. Je me souviens quand ma tante qui m'avait hébergée à cette époque a vu tout ça, elle a juste éclaté de rire : « Pourquoi? » m'a-t-elle demandé. Avez-vous des magasins? De cette qualité? Ah perception quand tu nous tiens!

Les différences? Oui bien sûr j'en avais trouvées depuis l'aéroport jusqu'à la maison de ma tante et plus tard d'ailleurs. Quand on vient d'un grand aéroport comme Paris-Charles de Gaulle avec escale à Pearson à Toronto, on est vraiment pris par surprise à l'arrivée quand on se rend compte que tout le monde par exemple a accès à l'aire de récupération des valises, les voyageurs et les non voyageurs. Dans mon cas, ce moment je l'attendais avec anxiété car je me demandais comment récupérer tous ces bagages avec deux enfants sous mes bras. Non, je n'ai pas eu à m'inquiéter de cela, ma famille était là à s'occuper de mes bagages et des enfants. Quel soulagement!!! Ensuite, l'autre question que je me posais c'était le transport de tous ces bagages-là. Cela non plus ne fut pas un souci, car tout le monde conduisait un *truck*. « Bienvenue à Edmonton », me

dit un de mes cousins. Quelques années plus tard, j'appris que dans la culture ouest canadienne on doit posséder un *truck* et quelques années plus tard j'ai aussi compris pourquoi. L'autre différence ce sont les habitations; il y a beaucoup d'espace, on ne construit pas en hauteur dans l'Ouest. Les familles que j'ai rencontrées vivaient toutes dans des maisons avec cour et sous-sol. Quel bonheur pour moi qui n'avais vécu que dans les appartements les dernières dix années précédant mon arrivée à Edmonton. L'autre belle surprise de l'Ouest s'appelle un médecin de famille. Pour ceux qui ont vécu au Québec, tous savent qu'y trouver un médecin de famille est un cauchemar. Or, dans mon cas, aussitôt arrivée aussitôt trouvé un médecin de famille, un pédiatre pour mes enfants, quel bonheur! Au chapitre des belles surprises, la liste pourrait s'allonger jusqu'à mon premier hiver albertain. Eh oui, car mon premier hiver à Edmonton, je m'en souviendrais longtemps. Pourtant des hivers, j'en connaissais avant celui-là.

Cet hiver 2007-2008 n'était pas comme les autres pour moi. Premièrement, l'aspect et les conditions routières occasionnées par la tombée de la neige. Le fait qu'on ne déneigeait pas les routes tous les jours rendait la circulation très, très pénible. La maison de ma tante était située dans un cul-de-sac et en hiver, les déneigeuses ne passaient pas dans notre ruelle; cela rendait l'accès à notre maison très difficile que ce soit pour les voitures ou les piétons. Un jour, la voiture de mon cousin fut coincée à l'entrée de notre ruelle et on avait passé presque une demi-heure à déneiger et à pousser pour qu'elle redémarre. C'est à ce moment-là que j'ai compris pourquoi les Albertains préfèrent conduire les *trucks*, car dans ces conditions routières mieux vaut avoir une grosse voiture. Deuxièmement, c'est la sensation du froid qu'on a quand on est piéton. Cet hiver, je devais me déplacer en transport en commun faute de voiture et comme dans les grandes villes où j'avais vécu jusqu'alors, je me disais que les transports en commun sont sans protocole. Si tu en manques un, tu sais que tu vas attraper le suivant dans les cinq prochaines

minutes. À Edmonton, c'est une chose à déconseiller à tout nouvel arrivant, car tu peux geler à un arrêt d'autobus si tu commets l'erreur de sortir sans connaître les horaires des lignes de bus ou de train. Je l'ai appris à mes dépens un jour de décembre où j'étais sortie pour faire des courses. En cours de route, j'avais voulu changer d'itinéraire pour aller à un autre centre d'achat pour mes courses; décision prise, décision aussitôt regrettée. Tout ce que je sais, c'est que j'ai décidé que c'est le premier et le dernier hiver que je passe sans voiture à Edmonton et c'est ce que j'ai fait l'hiver suivant. Et c'est dans cette voiture que j'ai accroché la petite chaussure rose de ma fille, première petite chaussure qu'elle a portée et que j'ai achetée une année auparavant dans une boutique pour enfants à Paris. À chaque fois que je la regarde, elle me rappelle combien mon parcours de vie est loin d'être rectiligne.

En effet, je suis née dans un petit pays d'Afrique de l'Est appelé le Burundi des parents d'origine rwandaise, le Rwanda étant un autre pays pas loin du Burundi. Septième d'une famille de neuf, j'ai grandi dans une famille où les valeurs comme l'altruisme, le respect de ce qui est différent, la dignité et la persévérance avaient une grande place. J'ai perdu mes parents jeune, mais je ne les remercierai jamais assez de m'avoir inculqué ces valeurs depuis mon jeune âge, car elles m'ont beaucoup aidée dans mon parcours de vie. Aussitôt mon école secondaire finie, je suis allée continuer mes études à Brazzaville au Congo (un pays de l'Afrique centrale) où j'ai rencontré le père de mes enfants qui lui est originaire du Cameroun (un autre pays de l'Afrique centrale), joli pays que j'ai visité et où j'ai vécu à différentes périodes de ma vie. Plus tard dans les années 1990, quand j'ai immigré au Québec et que la fameuse question « d'où viens-tu? » arrivait, je tergiversais. Au fond, qu'est-ce qu'elle veut dire cette question? Où je suis née? Mes origines ou celles de mes parents? Ma culture ou celle de mes parents? Où j'ai vécu? Ou tout ça à la fois?

J'ai immigré au Québec et plus précisément à Montréal en 1996. J'y ai fait mes études post secondaires, j'y ai travaillé et j'y ai eu beaucoup d'amis. À Montréal, quand la question de mes origines venait sur le tapis, j'avais trouvé une façon satisfaisante d'y répondre : je disais que je venais d'Afrique et j'avais trouvé que la plupart des Québécois étaient satisfaits de ma réponse. Cela, je crois qu'en partie c'était parce que la majorité des Franco-Africains vivant à Montréal étaient originaires d'Haïti, donc selon toute compréhension la question c'était : si tu ne viens pas d'Haïti, d'où tu viens? Du coup, Haïti et Afrique devenaient deux pays, deux contrées peut-être voisines l'une et l'autre, quelque part dans le monde... Je me souviens quand mon fils avait commencé sa maternelle à l'école Christ-Roy à Montréal, une des enseignantes m'avait demandé d'où je venais et j'avais entendu mon fils répondre : « De la rue Berri! » Oui, car pour lui c'est chez lui (notre adresse d'alors), d'où il vient. C'est de la rue Berri qu'il se réveille tous les matins pour aller à l'école, c'est à la rue Berri qu'il a tous ses amis, c'est à la rue Berri où vit son mononcle Richard (mon frère) et sa petite nièce Teta. Pour lui, c'est là-bas chez lui, c'est là d'où il vient.

En 2004 pour des raisons familiales, toute la famille décida de repartir au Cameroun. Et ce fut en larmes qu'on quitta le chez nous : la rue Berri. Dîners d'adieu, valises, départ. Pour mon fils, ce fut pénible de dire au revoir à ses amis d'autant plus qu'on ne pouvait pas savoir quand est-ce qu'il allait les revoir. Pour atténuer sa douleur, je lui promis qu'on reviendrait souvent en visite. Il est reparti une seule fois en 2008 après notre arrivée ici en Alberta.

Un an après notre retour au Cameroun, Dieu nous gratifia d'une petite fille, notre deuxième enfant. Qu'est-ce qu'elle a changé notre vie, ma vie!

Quand ma fille est née, il a fallu revenir au Québec pour des raisons de santé. C'était difficile pour toute la famille, car étant face à une situation où on semblait être impuissants. J'avais dû faire ce voyage seule, mon fils et son père étant restés au Cameroun. Quelques mois après mon arrivée à la rue Berri chez mon frère, je m'envolais pour Paris avec ma fille, toujours pour des raisons de santé. Paris où j'avais acheté la petite paire de chaussures roses de ma fille. Non seulement elle était toute mignonne, mais elle était supposée avoir des effets correctifs pour des petits pieds bots qu'elle avait. Je l'ai toujours gardée, car elle me rappelle cette époque. Je me rappelle quand nous triions nos effets avant de revenir au Canada, mon fils qui m'avait rejoint entretemps m'avait demandé : « Mais pourquoi apporter cette chaussure, ça lui va plus de toutes les façons et je n'en vois qu'une seule ». « Gardons-la comme ça. Ça sera notre souvenir », lui avais-je répondu, et elle ne m'a jamais quittée depuis lors. J'ai vécu à Paris pendant presque un an et demi avant de revenir au Canada, mais cette fois-ci à Edmonton où mon frère avait déménagé entretemps. Une partie de ma famille y était déjà installée comme je l'ai dit au tout début. En cette période de ma vie, je n'avais besoin de rien d'autre que de ma famille. Pour moi, je venais à Edmonton le temps de me remettre sur pied et repartir à Montréal chez moi. Dix ans après je ne suis pas encore repartie.

Edmonton est fascinante, à la fois froide et chaleureuse, à la fois rurale et moderne, elle change, elle s'embellit, elle se diversifie, elle est dynamique. J'ai découvert petit à petit ces aspects d'Edmonton et j'ai fini par aimer cette ville, à y bâtir mon chez-moi. Un des aspects les plus fascinants de la ville d'Edmonton, c'est sa communauté francophone. J'adore appartenir à cette communauté, car je vois et connais son potentiel, sa diversité, ses forces et ses défis. La francophonie albertaine est un monde à part de sorte qu'on peut vivre à Edmonton et environs et ne rien savoir de la communauté, des services qu'elle offre ou de ses activités. C'est peut-être un des défis de notre communauté, c'est de nous faire connaître auprès de tous les francophones et francophiles de l'Alberta et de l'extérieur pour que nous puissions constituer une communauté plus forte et plus dynamique. Si la proximité avec ma famille a contribué à mon arrivée ici en Alberta, ma vie en tant que francophone a contribué de beaucoup pour que j'y reste. J'aime appartenir à une communauté qui s'est battue pour avoir ses droits, appartenir à une minorité qui sait ce qu'elle vaut, une minorité qui prend sa place. J'ai l'impression que je peux contribuer de beaucoup. Mes compétences professionnelles, mes qualités et valeurs personnelles, ma sensibilité culturelle, mon expérience de vie, etc. font de moi une citoyenne qui ne peut que s'impliquer dans la vie de sa communauté. Est-ce facile de s'intégrer dans une minorité quand on est issue d'une minorité soi-même? Non pas du tout, mais cela veut-il dire qu'il faut abandonner? Non pas du tout! Car pour bâtir une francophonie forte, inclusive et dynamique, cela va au delà des origines culturelles, de la race, de la religion, du genre; c'est une question de vision. Une vision d'une communauté où, quand arrivera la question « tu viens d'où? », mes enfants et mes petits-enfants pourront répondre : « On est Franco-Albertains de parents ou grands-parents qui eux sont ou étaient originaires d'Afrique ».



Notre grand départ en l'année 1959

YVONNE BOUCHET-GAZELLE-RIJAVEC

Le 9 mai 1959 à notre arrivée à Edmonton, il neigeait de gros flocons blancs : les « giboulées du mois de mars », mais ici, nous étions en mai. Si nous avions atterri sur une autre planète, le choc n'aurait pas été aussi brutal.

Depuis quelques mois, je préparai mon fils, Christian, au grand départ. Nous allions au pays des cow-boys et des grands espaces. À l'âge de sept ans, cela l'intriguait et le faisait rêver. Je vous dirai aussi que nous avons regardé beaucoup de films sur le Far West canadien.

Je ne lui avais pas menti. Quand nous sommes arrivés au petit village de Beverly, il y avait encore les marchepieds en bois et les chevaux n'étaient pas très loin non plus. Et il y avait de la boue! Il y en avait devant et derrière la maison et la rue n'était même pas goudronnée.

Nous avons eu un voyage épuisant. Le voyage de Marseille à Paris fut assez agréable. Le vol Paris-Montréal, de nuit, fut confortable, mais de Montréal à Edmonton, l'avion Trans Canada était un avion à hélices. Nous atterris-

sions à toutes les grandes villes du parcours. Je ne pensais pas qu'Edmonton était si loin. Je me préparais à descendre à chaque escale. Le trajet Montréal-Edmonton avait pris plus de dix heures.

En plus, j'avais la nausée. Quand nous avons eu notre repas agrémenté de ketchup, que je n'avais jamais goûté de ma vie, la nausée est revenue de plus belle. La langue anglaise nous était en ce moment-là bien inconnue. Seulement une hôtesse parlait le français.

Quant à Christian, il se promenait de long en large dans l'avion, commentait avec les passagers au sujet des pièces de monnaie françaises, les échangeait contre des dollars. Ceux qui l'entendaient, avec son accent marseillais, s'y intéressaient et il amusait beaucoup de monde. Cela lui faisait passer le temps.

Pour ma part, en ce début du mois de mai, j'avais quitté ma belle Provence ensoleillée, notre jardin couvert de fleurs et les cerises qui commençaient à rougir.

Mon futur époux nous attendait avec sa famille. Nous allions commencer une nouvelle vie ensemble, pleine d'espoir, de réussite et de bonheur. Nous étions jeunes et amoureux.

Nous nous sommes mariés le 3 juillet 1959.

Après 58 ans de vie dans mon beau pays d'adoption, j'y suis heureuse entourée de ma famille. 2017, l'année des célébrations du 150^e anniversaire du Canada. Edmonton est devenue l'une des villes les plus modernes du Canada. Malgré nos modestes départs, j'ai la fierté et le sentiment que nous avons participé à son changement.



Mon arrivée en Alberta en 1980

PAR MICHELINE BOISVERT

En 1978, mon mari et moi avons acheté la maison de nos rêves devant l'école à Bible Hill en banlieue de Truro, en Nouvelle-Écosse. Nous avons décidé de ne plus déménager. Éric, notre petit garçon aîné qui commencera l'école très bientôt et Joline, notre fille, complètement notre famille.

C'était un rêve, mais la réalité nous a fait déménager jusqu'à Calgary au début de décembre 1980.

Normand, un monteur de ligne, ne trouvait plus de travail dans son métier à l'automne 1980. Pour joindre les deux bouts, il ramassait des bleuets. Après deux mois de travail, il a reçu 200 \$ pour payer ses deux mois et les deux mois suivants. Il ramenait un seau de bleuets à la maison tous les soirs. Nous les congelions. Ça nous a aidés à apprécier l'Alberta lorsqu'on mange les bleuets à Calgary.

On avait semé un jardin. On avait récolté seulement des choux de Siam. J'ai appris à les manger crus, cuits, enrobé de pâte à crêpes, frits... Il n'y avait rien d'autre dans notre jardin.

J'étais infirmière à Colchester Hospital. J'avais finalement été acceptée après avoir patienté pendant plusieurs mois d'attente. Les responsables répondaient toujours : « On t'appellera mardi ». C'était humiliant de redemander la date de mon début d'emploi sans avoir reçu de réponse pendant plusieurs mois.

Nos amis dans la construction, Audry et Blair Bailey, nous appellent de Calgary et nous font savoir qu'il y a du travail pour Normand à Calgary. Ace Construction embaucherait Normand à l'arrivée.

Nous nous étions promis de ne pas voyager après qu'Éric aurait commencé l'école, mais nous ne pouvions pas hésiter et refuser une offre comme celle-là.

Nous vendons notre auto neuve, louons une remorque U-Haul, louons notre maison et partons à la découverte de l'Ouest avec Éric, cinq ans, Joline, deux ans, en camper « Camp'wagon ». Nous arrêtons quelques instants à Québec pour dire un bonjour et puis faisons un arrêt à Pointe Gatineau. Nos amis sont très tristes et pensent : « Ils ne réussiront jamais à se stabiliser! » Mais nous sommes très jeunes et partons à la découverte de l'Ouest.

En arrivant à Calgary, les montagnes sont blanches. Nous tombons en amour avec le paysage. Nous ne voulons pas déranger nos amis, alors nous cherchons une maison pendant deux jours jusqu'au dimanche soir. Nous n'en pouvions plus. À certaines maisons à louer, nous étions les vingtièmes sur leur liste d'attente! Alors, nous avons décidé de demander de l'aide à nos amis, Audry et Blair Bailey, et leurs trois enfants du même âge que les nôtres, originaires de la Nouvelle-Écosse. Ils nous accueillent les bras ouverts.

Nous habitons dans leur sous-sol pendant un mois jusqu'au temps où nous trouvons un appartement dans le nord-ouest de Calgary. Nous habitons dans un duplex voisin du propriétaire, ce qui ne me sourit pas. Mais, j'accepte faute de mieux. Nous avons habité là six mois, puis avons déménagé à Queensland. Nous avons acheté une maison mobile un peu plus dans mes goûts.

Normand a commencé à travailler le lundi en arrivant. Moi, je prenais soin des enfants. J'étais seule toute la semaine. Je n'étais pas habituée à cela, car j'avais toujours suivi Normand à son travail. C'était la raison pour laquelle nous nous étions promis de trouver un autre emploi lorsque Éric commencerait l'école. Je ne voulais pas demeurer seule à la maison.

J'ai vu trois pieds de neige! Je croyais qu'on m'avait menti au sujet de la température clémente de Calgary. À la fin de décembre, j'ai enfin compris ce qu'était un chinook.

La fin justifie les moyens. J'essaye de travailler comme infirmière sans succès jusqu'en avril. Finalement, j'ai mon premier emploi à l'hôpital Holy Cross de Calgary. Après quelques mois dans la roulotte, nous achetons une petite maison de ville au sud-est de Calgary.

En 1983, lorsque nos amis sont retournés à Truro à cause de la baisse des emplois; nous décidons de rester à Calgary. Ils ont vendu

notre maison de Truro, ce qui nous a permis d'investir à Calgary. Je suis une infirmière à temps plein et Normand, qui n'avait plus d'emploi, prendra soin de nos enfants, Eric, Joline et plusieurs autres.

Nous vivons de mon salaire puis nous commençons à acheter et à louer des maisons de chambre. En 1993, notre rêve se réalise. J'ai pris une année de congé et je ne suis plus obligée de retourner travailler comme infirmière. Nous tirions assez de revenu de nos propriétés pour réussir à vivre à Calgary — la plus belle ville au monde — du moins à nos yeux. *Calgary City View*, notre gîte du passant, devient très renommé.

Eh oui! Nous sommes une autre preuve que la Providence nous donne ce dont nous avons besoin, pas ce que nous désirons et mille fois plus.

Nous avons oublié la Nouvelle-Écosse et la mer. Le soleil de Calgary nous a nourris. Nous n'avons jamais regretté l'humidité de Québec et les chaleurs de l'été. Nous nous plaisons sous une température idéale jamais trop chaude, jamais trop froide. Les chinooks nous donnent l'espoir pendant les périodes les plus froides de l'année.

Naturellement, notre famille nous manque. Ça nous fait toujours plaisir de les revoir à Québec ou à Calgary.

Deux de nos quatre petits-enfants, Caraline et Sébastien, fréquentent l'école Notre-Dame-de-la-Paix à Calgary. Ils s'y rendent en une heure en autobus alors qu'ils pourraient fréquenter une école anglaise en arrière de leur maison. C'est un des prix que l'on paye pour garder le français dans l'Ouest. Merci à Dereck, leur père, qui les encourage même s'il ne parle pas le français!

CalgaryCityView.com me permet de partager mon amour pour Calgary et aider d'autres immigrants et nouveaux arrivés. Nous sommes venus pour travailler, mais nous sommes restés parce que nous aimons cette partie du monde!

La Rose

DANIELLE LAVOIE

Née parmi les fleurs de lys
À l'orée des cimes des érables
Où le sol se nourrissait des cendres de ses aïeux
De contes de canots volants
Et de berceuses au clair de la lune
La Rose s'est enracinée
Arrosée par la sueur des habitants
De leurs labeurs, de leurs pleurs et leurs rires
Et du jus sucré des bleuets
Dans la terre paternelle aux parfums familiers
Sous un ciel pastel qui étendait les bras
On lui racontait dans une langue maternelle
Les histoires des pays d'en haut
Celles des chemins pris par des hommes
Dénommés Latulippe ou Lafleur
Provenant de Nouvelle-France
Pour semer parmi les sentiers
De savantes et solides héroïnes
Des Roses, des Marguerites et des Joséphines
Belles et fécondes
Elles ont créé de jolies tapisseries
Dans des régions en bas du fleuve
En haut du fleuve
Près des lacs et des rivières
Quand soudain
Un vent nouveau
D'ailleurs
De l'Ouest
Parfumé de promesses
D'arômes séduisantes
Qui sifflaient l'air d'un magnifique paysage lointain
À la couleur de l'or
Ce vent a soufflé la Rose
Vers un nouvel horizon
Si loin
Qu'elle eut l'impression de reculer
Dans le temps
Déracinée
Ramenée au commencement
Au sein d'une terre maquillée de boue
Aux racines hideuses
Aux pierres lourdes et méprisables
Comme une naufragée
La Rose
Aux pétales tendres et naïves
A réussi à flotter
À suivre le courant rugueux
Car elle, la Rose
Aux teints d'espérance et de foi

Beauté fragile, mais forte
Au coeur rempli d'un courage incomparable
A su renfoncer ses racines
S'étirer sous ce ciel infini
À la merci du vent du Nord
Sous l'ombre des conifères
Intimidants en nombres et en épines
Leur odeur puissante
Sans qu'aucun étouffe le parfum de la Rose
Elle a su chasser les nuages de moustiques
Apprivoiser les abeilles
Goûter au nectar des prairies
Se bercer avec le blé
Et danser sous le soleil avec les fleurs de trèfles
La Rose a appri à vaincre l'hiver
Au chaud des crépitements de la cheminée
Aux échos de mélodies nostalgiques
Sans se noyer dans les distances et dans la solitude
Alors qu'elle voulait hurler avec les loups
Et comme l'orignal qui errait dans les champs
Elle a su affronter le froid
Et la rigueur d'un territoire sauvage
Elle n'a pas fléchi sous le poids
De l'interminable neige
Et de l'ouvrage acharné
La Rose a gravi l'impossible
Comme ces hommes et femmes d'autrefois
Qui ont navigué des eaux ardues
Sur des airs de canadiens errants
Ils ont pris des chemins inconnus
Ont conquis les corvées sans fin
Comme l'horizon
Mais où se dressent dorénavant
Des jardins fertiles
Ensemencés
Des bouquets d'espoir à humer
Pollennisés par l'héritage
De ces fleurs ancrées dans l'histoire
Aux multiples couleurs
Aux éclats d'un folklore
Vives et vivantes dans chaque note de violon
Dans l'arôme des tourtières
Dans la fumée du tabac
Dans les paroles de la Bonne Chanson
Dans les prés parsemés de légendes d'autrefois
Tous tissés
Pour créer de belles catalogues
Qui reposent sur les plaines
À l'essence de la Rose



Je suis arrivée en Alberta dans le ventre de ma mère

PAR LILIANE COUTU-MAISONNEUVE

Après avoir terminé le débarquement et la bataille de Normandie en 1944, les soldats canadiens ont continué vers le nord de la France, en Belgique et ensuite en Hollande. Mon père, Laurent Coutu, qui avait vingt-quatre ans, faisait partie du Corps of Royal Canadian Electrical and Mechanical Engineers (R.C.E.M.E) et avait ensuite été déménagé à l'usine Pieux Franki à Malines, au nord de Bruxelles.

C'est à une soirée dansante qu'il rencontra ma mère, Flora Malbecq, une jeune fille de vingt ans, qui venait de terminer trois ans d'études en arts et culture à l'Institut de l'Enfant-Jésus à Bruxelles. Après un an de fréquentation, ils se sont mariés, le 5 janvier 1946, en l'église Sainte-Croix, Place Flaget à Ixelles, un quartier de Bruxelles. Le frère de mon père, René, était son témoin à son mariage. Son régiment venait de compléter la libération de l'Italie. Yvonne, la sœur de ma mère, était son témoin.

Comme plusieurs soldats canadiens après la guerre, mon père avait le mal du pays et rêvait aux grands espaces du Canada peu peuplé, aux petites villes et aux prairies qui s'étendent à perte de vue. Pour ma mère et d'autres épouses, c'était plus difficile. C'était déchirant de laisser son pays, sa famille, ses amies et sa culture. De plus, en août 1946 elle était enceinte de moi depuis cinq mois. Mais, comme femme courageuse et aventureuse, elle a été l'une des nombreuses épouses de soldats et leurs enfants qui allaient prendre le paquebot *Queen Mary* pour faire le voyage transatlantique. Les soldats allaient revenir au Canada sur d'autres navires avec leurs propres régiments.

Le voyage a été beau, sauf quelques tempêtes pendant lesquelles on souffrait de nausées et de mal de mer. Le navire arriva à Halifax. De là, les épouses prenaient le train pour traverser tout le pays, avec des arrêts entre Montréal et Vancouver. Arrivées dans l'Ouest, les jeunes femmes s'inquiétaient parfois, car il n'y avait pas de gare, seulement une enseigne avec un nom de lieu où s'arrêtait le train en pleine prairie. Parfois, il n'y avait personne pour les accueillir. Quand le train repartait, les jeunes femmes se penchaient à l'extérieur des fenêtres pour suivre du regard ces jeunes femmes

seules avec leurs valises, dont les silhouettes, contrastant avec le ciel bleu, disparaissaient dans la prairie.

Ma mère avait été très inquiète, car enceinte de moi, elle se sentait loin de sa famille, des médecins et des hôpitaux; elle se trouvait vraiment soucieuse. Quelques jours plus tard, la sœur de mon père, Lucie, et René, le frère de mon père que ma mère avait rencontré à son mariage, nous attendaient à la gare d'Edmonton!

Ma mère s'est doucement adaptée au Canada et à la ferme de la famille Coutu à Brosseau. Plus tard, après avoir élevé six enfants, elle obtint son Baccalauréat en éducation de l'Université de l'Alberta et enseigna pendant vingt ans à Saint-Paul et à Edmonton.

En 1953, ma mère, avec quatre enfants, est retournée à Bruxelles pendant cinq mois. Ma grand-mère voulait voir ses petits-enfants. J'ai fréquenté l'école primaire Jules-Hallaux, la même école que ma mère avait fréquentée dans le quartier d'Ixelles. Nous sommes revenus au Canada au printemps de 1954.

Aujourd'hui, quand je retourne à Bruxelles, je me sens chez moi, avec la famille, les amis, les rues, les parcs et les cafés. Ma mère m'avait dit : « être épouse de soldat ou immigrant ou réfugié, c'est comme avoir un pied dans un pays et l'autre dans son pays natal ».

Aujourd'hui, comme ma mère, j'ai le même sentiment d'appartenance à deux pays. Grâce à mon séjour en Belgique, je crois que j'ai acquis une plus grande vision du monde et une appréciation pour la richesse des différentes cultures de chaque pays.

Au mois d'août 2016, j'ai voulu faire connaître Bruxelles et les endroits qui me sont familiers à ma petite-fille, Juliane, qui a vingt ans. C'était important pour moi de faire connaître à une autre génération le pays de mes ancêtres maternels.



Liliane Coutu-Maisonneuve, âgée de près d'un an, avec sa mère, Flora Malbecq, et son père, Laurent Coutu →

L'arrivée de la famille de Henri d'Hillaire de Moissac au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta

PAR JEANNINE DE MOISSAC

Je suis la deuxième génération de la famille de Moissac née au Canada. Mon père, René de Moissac, est né à Haywood, Manitoba. Par le titre vous pouvez constater le changement dans le nom de famille. Au Canada, nous sommes les *de Moissac* et non les *d'Hillaire de Moissac*.

Je connais l'histoire de mes ancêtres de Moissac émigrés au Canada à partir de 1899 par les écrits de tante Élisabeth de Moissac, religieuse de la communauté des Sœurs Grises de Montréal : *Une famille française au Canada, les Hillaire de Moissac*. Ses écrits racontent une histoire fort intéressante de par les détails qu'elle donne et son point de vue personnel. Elle commence en donnant les raisons qui ont motivé les départs pour le Canada. Je dis bien **les départs**; cela a pris quatre traversées de l'Atlantique pour que toute la famille se reconstitue au Canada.

Pourquoi notre famille s'est-elle expatriée?

Tante Élisabeth raconte que, le très peu de fortune de ses grands-parents (mes arrière-grands-parents), ruinés par la Révolution de 1870 et le temps troublé où la franc-maçonnerie menait une intense campagne contre les maisons d'enseignement tenues par les religieux offraient d'immenses défis pour la famille de Moissac demeurée très catholique. Les aînés de la famille, mes grands-oncles ayant poursuivi leurs études chez les Maristes de La Seyne-sur-Mer, près de Toulon, voyaient les portes se fermer devant leurs rêves de positions lucratives. Mon grand-oncle, Hilaire, aurait souhaité entrer dans la marine, mais sa vision défectueuse lui fit renoncer à cette carrière. Enfin, à cette époque une campagne était menée par des prêtres colonisateurs afin d'attirer de nombreuses familles françaises vers l'Ouest canadien.

Les Départs

L'année 1899

Henri, l'aîné, né à Poitiers (le 22 mars 1879), à l'âge de 20 ans, par l'entremise des Trappistes de Bellefontaine en Anjou, se dirige vers St-Norbert, Manitoba, lorsqu'il prend sa décision de partir. Il acheta une terre située au bord de la rivière Rouge.

L'année 1900

Louis et Hilaire, nés à Bressuire en 1882 et 1883, s'embarquent à Bordeaux sur le *Mont-Blanc*. En 1917, ce bateau entra en collision avec un tanker, ce qui fit sauter une partie de la ville d'Halifax. Les deux frères rejoignent leur grand frère Henri à St-Norbert et firent valoir la propriété.

L'année 1904

Mon grand-père, Jacques, né à Bressuire en 1887, arrive à Halifax le 12 mai le jour de son

Donnelly Corner, Alberta, 1976-1978

PAR JOCELYNE VERRET

Elle avance, l'horizon recule
Elle s'arrête à Donnelly Corner, halète
Rien, rien sauf 40 kilomètres d'asphalte en direction nord
Vers le sud, même panorama; l'est et l'ouest ne sont pas plus rassurants
Quarante kilomètres de goudron noir à perte de vue, à perte de souffle
Arpents sur arpents de *homesteads* en courtepintes à l'équerre
Même le vent en a le souffle coupé
Il ose à peine caresser les épis emmagasinant le soleil
Ce même vent qui remplit le ciel plus vaste qu'ailleurs

Ailleurs, les arbres montent la garde
Les collines ponctuent le paysage
Protègent leurs secrets des regards indiscrets
Ailleurs, les ruisseaux interrompent les routes
Des truites saluent gaiment du revers de leur queue
Les voyageurs étonnés
C'est comme cela ailleurs
Ici, c'est plat, plat, plat

C'est donc vrai? La terre est plate!

Où peut-on accrocher son chapeau, ses souvenirs
Qui culbutent comme une brassée de linge dans la sécheuse
Centrifuge endiablé au-dessus d'une couverture en pointes folles
Rien de plus que des paysages suspects à perte de vue, à perte de souffle
Dans les villages épars, les femmes sont de brun vêtues
Elles sont membres de l'Ordre des Sœurs du Gumbo
L'ordre sacré de la terre gélatineuse
Leurs camionnettes tracent des zigzags dans cette glue ambrée
Qui colle aux humains, aux animaux, aux tracteurs
Aux tapis intérieurs/extérieurs posés dans des maisons préfabriquées

Grands ou courts, maigres ou bien portants, les hommes ont tous le regard voilé
Par le pic d'une casquette de baseball juchée en permanence sur leur tête
Véritable réclame publicitaire ambulante : Wheat Pool/John Deere/Falher Alfalfa
À la station-service du coin, le liquide brunâtre n'arrive pas à masquer le goût...
ni l'odeur du magnésium
Routes brunes, tapis bruns, eau brune, costumes pantalons en polyester brun
Rien que du brun, à perte de vue, à perte de souffle

La nouvelle arrivée tranche dans le décor :
Des talons hauts en cuir, une robe océane où dansent des pistaches importées
Elle fixe cet étrange panorama du regard
Ses souvenirs ballotés comme un navire en mer
Elle en échappe un; bras ballants, elle essaie de le rattraper
Il s'esquive comme un cerf-volant au-dessus des champs
Se pose délicatement sur un épi de blé

Plusieurs semaines plus tard, les semences se transforment en céréales
L'étrangère apprivoise le paysage outrancier
Regarde droit dans les yeux les possibilités illimitées
Du blé, de l'avoine, de l'orge et du canola
Se fait une amie de la folle courtepinte de la prairie de la rivière la Paix

17^e anniversaire de naissance. Avec son chien Mikado, qu'il s'était acheté lors d'un arrêt près des côtes de Terre-Neuve causé par le brouillard et la glace, il prend le train pour St-Norbert, Manitoba, où il y rejoint ses trois frères. Avec eux, il prépare l'arrivée de leurs parents et des autres membres de la famille.

L'année 1905

Les derniers arrivants sont Henri et Adèle de Moissac, mes arrières-grands-parents et quatre autres enfants : Marie qui a 20 ans, Jean-Gabriel qui a 15 ans, Charles 12 ans et Elisabeth qui a 8 ans. Ils sont partis du port de mer Le Havre parce que la famille habitait Nantes après avoir fait un séjour à Draguignan. Adèle, mon arrière-grand-mère que j'admire beaucoup, avait fait l'expérience plusieurs fois de déplacements pour suivre son mari dans ses différents postes de travail. Cette dernière fois, c'est pour une terre lointaine afin de rejoindre ses quatre fils aînés.

Autres départs

Je suis émerveillée par le courage qu'a demandé leur vie de pionniers dans l'Ouest canadien. Mes arrières-grands-parents vont s'installer à Haywood, Manitoba, et Henri, leur aîné, à St-Norbert. Leur fille Marie, qui épouse Philippe de Rocquigny, s'établit à St-Claude. Jean et Charles marient deux sœurs, Blanche et Madeleine Magnard, et s'installeront à St-Claude. Louis et Hilaire obtiendront des terres à Biggar, Saskatchewan. Ils marient deux sœurs de souche française aussi : Antoinette et Marie de Bussac.

Mon grand-père, Jacques, repartira pour la France avec son père, afin d'épouser Germaine de Rocquigny, sœur de Philippe de Rocquigny, époux de Marie sa sœur. Malheureusement, sa mère, Adèle, meurt en ce mois de janvier 1911. Elle aura vécu au Canada seulement six ans. Henri, mon arrière-grand-père, vivra jusqu'en 1929. Il continuera à supporter sa famille de six garçons et deux filles qui vivront encore beaucoup d'autres changements. Il verra sa cadette entrer au couvent chez les sœurs Grises.

Portrait de famille en 1919

Nous avons un excellent premier portrait de famille pris après le retour de la guerre (1914-1919) de Philippe de Rocquigny ainsi que Jean et Charles de Moissac.

Arrivée à St-Paul Alberta en 1929

Après la mort de son père, Jacques et Germaine, mes grands-parents, décident de s'installer à St-Paul en Alberta. Mes arrières grands-parents, Henri et Adèle, auront 55 petits-enfants et 77 arrières-petits-enfants qui s'installeront partout au Canada, mais surtout dans l'Ouest jusqu'à l'océan Pacifique.

Fafa

8627, rue Marie-Anne-Gaboury (91 St.), bureau 112
Edmonton AB T6C 3N1

Courriel : bureau@fafalta.ca
Site Web : www.fafalta.ca